

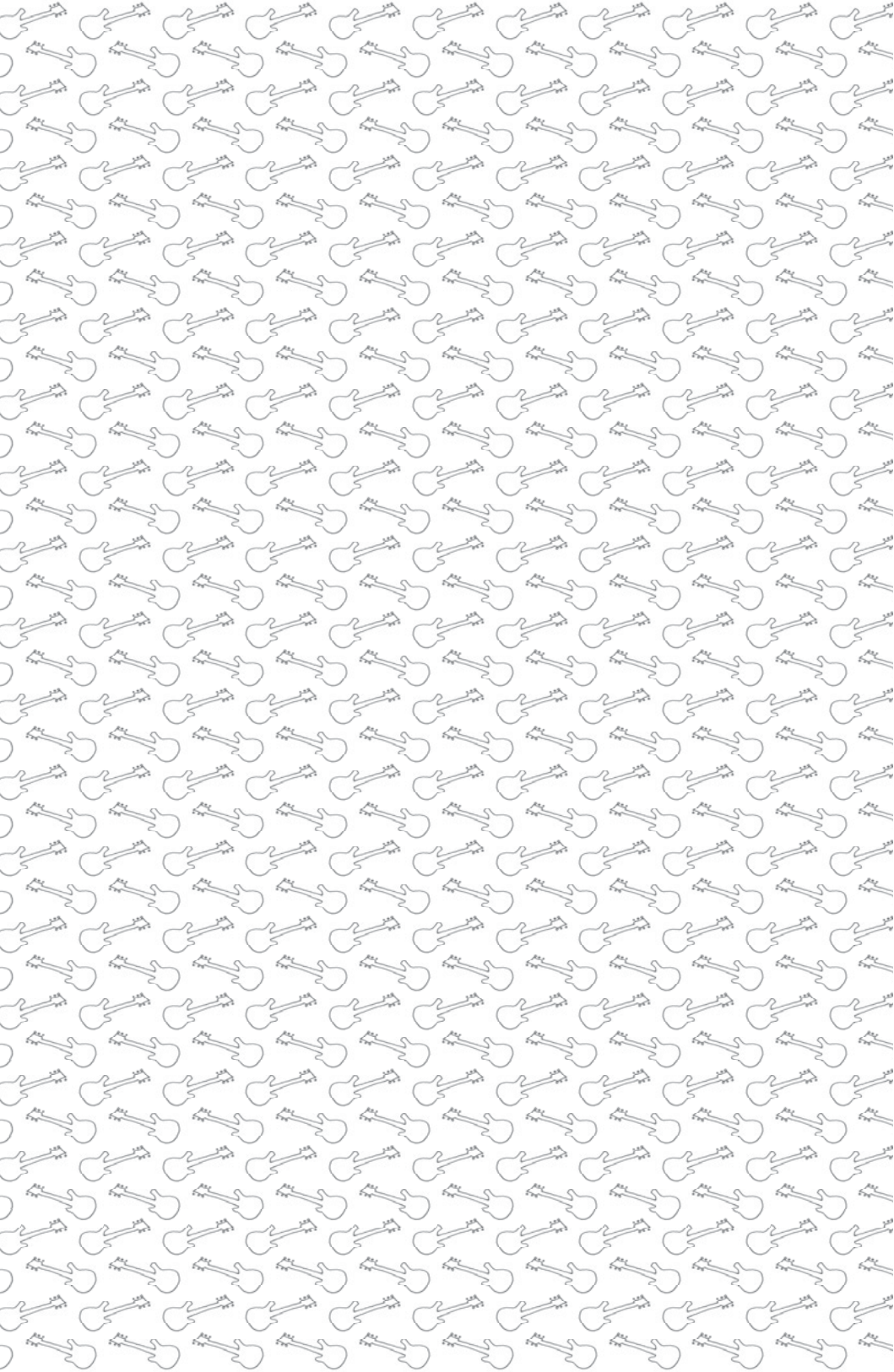
ÉRIC SENABRE

# PICCADILLY KIDS

LA MALÉDICTION DE  
*Miss Kensington*



MELOteens



# PICCADILLY KIDS

LA MALÉDICTION DE  
*Miss Kensington*

# PICCADILLY KIDS

## LA MALÉDICTION DE *Miss Kensington*

Éric Senabre

Illustrations de Joëlle Passeron



abc  
MELODY



**CHUCK**



**DAVE**



**VERA**

# CHAPITRE I

« Et voici ! La huitième merveille du monde ! »

Quand on vous annonce ça, forcément, vous vous attendez à voir quelque chose d'extraordinaire. Un monument immense, une œuvre d'art, peut-être... Mais certainement pas un cube de métal et de plastique gros comme une machine à laver, assez vieux pour avoir fait deux guerres (au moins). Seulement, l'auteur de cette phrase, c'était Thomas Fitzgerald. Oui, *le* Thomas Fitzgerald ; le chanteur des Blackboard Circles, le groupe de pop le plus en vue du moment. Alors, forcément, on voulait en savoir davantage. Oh, vous devez vous demander qui est « on » ? C'est vrai : commençons par le commencement.

Chuck, mon cousin, Vera, notre amie, et moi-même, Dave, nous sommes de simples collégiens. Des élèves de *secondary school*, comme on dit par



chez nous à Londres. Et il y a quelques mois, dans des circonstances qui mériteraient un livre entier, on a fait la connaissance de Thomas. Ça a été une journée complètement folle, inoubliable, tellement incroyable qu'il m'a fallu des semaines entières pour en parler autour de moi sans peur de passer pour un menteur. Cette journée aurait pu ne rester qu'un beau souvenir un peu accidentel, mais contrairement à ce que je redoutais, Thomas a gardé le contact avec nous. Bien sûr, en tant que rock star, il est très occupé : des tournées, des émissions de télé, des interviews dans les journaux... Mais depuis l'été dernier, il ne perd jamais une occasion de demander de nos nouvelles ; un petit SMS, un e-mail...

Il y a deux semaines, Thomas a appelé nos parents respectifs. Un coup de fil très officiel ! Il voulait nous voir quelques jours plus tard pour nous « faire une surprise ». En soi, c'était déjà très enthousiasmant. Mais ce qui rendait les choses encore plus excitantes, c'était le lieu de notre rendez-vous : les mythiques studios d'Abbey Road, là où pas mal de groupes de légende ont enregistré leurs albums les plus célèbres. On n'en pouvait plus, et on



s'est mis tous les trois à compter les heures avant le jour J.

Un beau matin, donc, on a pris tous les trois le bus jusqu'au studio (si jamais vous cherchez, c'est le 139, attrapé au bout d'Oxford Street). De l'extérieur, ça ne paie pas de mine, les studios Abbey Road. Une grande maison aux murs blancs, un peu en retrait de la rue, séparée du trottoir par un mur couvert de graffitis. Le quartier est très résidentiel, très calme aussi. Pas de néons, aucune boutique... Juste le célèbre passage piéton immortalisé par les Beatles pour le disque qui porte le nom de la rue. Même l'entrée était moins glorieuse qu'on aurait pensé. La grille d'accès n'était pas fermée, on est entrés dans la cour puis dans le bâtiment sans que personne ne nous dise rien. Apparemment on était attendus : on nous a accueillis chaleureusement à la réception (on a même eu des chocolats chauds). Un bon gros chien sans collier nous a copieusement léché ; on a supposé qu'il appartenait à quelqu'un du personnel.

Après quelques minutes d'attente, Thomas est arrivé. On lui a sauté dans les bras, et il avait l'air très heureux de nous revoir. C'était réciproque.



Maintenant, si ça ne vous dérange pas, je vais repasser tout de suite au moment où on s'est retrouvés nez à nez avec sa machine mystérieuse. L'objet se trouvait au milieu d'une grande pièce quasiment vide, à l'exception d'un chien avachi sur une couverture, les oreilles dressées (je ne l'ai d'ailleurs pas remarqué tout de suite). Thomas était debout à côté de son espèce d'essoreuse, souriant de toutes ses dents, une main posée sur le capot de la « chose ». Il attendait manifestement une réaction de notre part. Une réaction positive. Mais le fait est que ne comprenant absolument pas de quoi il retournait, je ne savais pas trop sur quel pied danser.

J'ai regardé du côté de Vera : elle avait l'air aussi perdue que moi. Chuck, lui, m'évoquait en revanche les hommes préhistoriques dans le film *2001 : l'Odyssée de l'espace*, au moment où une énorme pierre noire venue du ciel se dresse devant eux. Ils ne comprennent pas ce que c'est dans le détail, mais ils savent d'instinct que c'est un truc à la fois très utile et très cool (même s'ils ne devaient pas se poser le problème comme ça).



Au bout d'un moment, je me suis résolu à l'idée de passer pour un imbécile. J'ai donc pris une grande inspiration, et me suis apprêté à poser « la » question. Mais à ce moment-là, Chuck a demandé :

- C'est... un Studer J37, c'est ça ? Pas vrai, Thomas ?

Thomas a eu un air très admiratif. Et franchement, je l'étais aussi, même si je ne savais toujours pas exactement de quoi il voulait parler.

Thomas a répliqué :

- Bravo, Chuck ! Décidément, tu es incollable. Oui, c'est bien un Studer J37.

Cette fois, c'est Vera qui est venue à mon secours :

- D'accord, et c'est quoi, un Studer J37 ? Ça a l'air tellement poussiéreux que je pourrais avoir une crise d'asthme rien qu'à le regarder en photo !

Thomas a levé un sourcil, avant d'annoncer :

- Ça, ma belle, c'est la machine sur laquelle sont nés les plus grands disques de l'histoire du rock. C'est ce qu'on appelle un magnétophone quatre pistes.

- Un... magnétophone ? ai-je demandé. Hum, je connais ce mot, bien sûr, mais...



J'avais dit une énormité. Ça se voyait à la tête de Thomas. Mais avec beaucoup de patience, il a expliqué :

- Oui, c'est vrai, on n'emploie plus beaucoup ce mot aujourd'hui. On dirait plutôt que c'est... un enregistreur? Une machine pour enregistrer des sons. De la musique, en l'occurrence.

- Quoi? s'est exclamée Vera. Mais pourquoi c'est aussi gros? Moi aussi, je peux enregistrer des sons. Sur mon téléphone! Et il tient dans ma poche.

Thomas a ri.

- Oui, Vera, c'est vrai. Mais pour commencer, il faut que tu saches que cette machine n'a pas loin de 50 ans. On a fait beaucoup de progrès en miniaturisation, depuis.

J'ai regardé l'antiquité d'un autre œil; rien que pour avoir traversé les décennies dans un si bel état, elle méritait notre respect. Mais je ne comprenais toujours pas ce qu'elle faisait là, et pourquoi Thomas était à ce point fier de nous la montrer.

- C'est sur un modèle identique que les Beatles ont enregistré *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, a-t-il ajouté. Eh oui! Un simple quatre pistes.



- Quatre pistes, a répété pensivement Vera. Ca veut dire quoi?

Cette fois, c'est Chuck qui s'en est mêlé. Chuck, on ne peut pas lui apprendre grand-chose sur la musique « d'avant »; il est très calé sur celle d'aujourd'hui aussi, bien sûr, mais il faut bien reconnaître qu'année après année, sa culture musicale « classique » est devenue encyclopédique.

- Tu vois ces deux espèces de plateau, là, sur le dessus? a-t-il fait. C'est là qu'on met la bande magnétique. Aujourd'hui, on enregistre sur des cartes mémoires, des disques durs... Avant, c'était sur des bandes. Tu sais, comme dans les cassettes vidéo qu'il y a dans le grenier de mes parents, ce qu'on avait avant les DVD et les Blu-Ray.

- Ah, oui! ai-je fait en chœur avec Vera.

- Les bandes, c'étaient des espèces de longs rubans qui s'enroulaient dans des bobines. Et certaines étaient plus larges que d'autres. En fait, elles étaient divisées en quatre dans leur largeur. De manière invisible, hein. C'est comme s'il y avait quatre bandes les unes au-dessus des autres. Et chacune de ces divisions, on appelait ça une « piste ».





Chuck a guetté l'approbation de Thomas. Une fois ses paroles validées, il a repris.

- On enregistrait un instrument sur chaque piste. Comme ça, sur les disques, on pouvait régler leur volume indépendamment. Faire en sorte qu'on les entende à droite, à gauche, au milieu... Comme on veut!

J'ai fait un petit calcul mental, avant de demander :

- Excuse-moi, cher cousin, mais je ne comprends pas. Si les Beatles ont enregistré sur un truc comme ça... Il fallait plus de quatre pistes, non? Deux guitares, une basse, une batterie... et le chant! Et encore, ça, c'est pour les morceaux les plus simples. Si on rajoute aussi du piano...

- Ah, ça... a fait Chuck un peu embêté. Je n'ai pas les détails, mais...

- On faisait du *ping-pong*, l'a coupé Thomas.

Il a vu nos têtes, et il a donc embrayé direct :

- On enregistrait les pistes indépendamment, et quand on n'avait plus de place, on se débrouillait pour basculer plusieurs pistes sur une seule, en prenant soin de déjà bien régler les niveaux. Et ainsi de suite. Évidemment, chaque bascule faisait perdre



un peu en qualité. Et puis, il y avait d'autres astuces, comme d'utiliser plusieurs magnétophones comme celui-ci.

Vera a secoué la tête.

- Ça a l'air sacrément compliqué, tout ça. Ça m'aurait rendu folle. Enfin, je suppose qu'il n'y avait pas le choix, à l'époque?

- Eh non, a confirmé Thomas. Pas vraiment. Assez vite, il y a eu des machines plus performantes, avec davantage de pistes. Mais pour un temps, il a fallu faire avec ça.

- Et aujourd'hui? On peut utiliser combien de pistes? me suis-je enquis.

- En numérique? Il n'y a pratiquement aucune limite. 48, 64... Plus si on veut. Le numérique permet de tout faire. Tous les studios modernes sont équipés en numérique, aujourd'hui. Enfin, *presque* tous.

Timidement, Vera a osé :

- Du coup... ton strüdel-machin-truc...

- Studer J37, a corrigé Chuck.

- Oui, bon, enfin bref, ta machine, là... Pourquoi tu as ça? Elle est à toi?



Thomas a caressé l'engin comme s'il flattait le cou d'une vache. Niveau poids, on ne devait pas en être loin, d'ailleurs.

- Oui, a-t-il annoncé. Je me la suis offerte il y a quelques jours. Je peux vous dire que ça m'a coûté... Ah, je préfère ne pas vous embêter avec ça! Mais heureusement que les disques se vendent bien.

- Si je peux me permettre, a insisté Vera... pourquoi? Si tu dis qu'on fait mieux maintenant, pourquoi te compliquer?

- Je n'ai pas dit qu'on fait *mieux*, a rectifié Thomas. Le son obtenu avec cette machine est toujours exceptionnel. Pour certains, dont je suis, c'est même meilleur que le numérique. Plus chaud, mieux défini... Mais, c'est sûr, ce n'est pas aussi pratique qu'un équipement moderne. Peu importe! Si d'autres ont enregistré dessus, je peux le faire aussi.

On y était. J'ai demandé :

- Enregistrer quoi, Thomas? Tu prépares un nouveau disque?

Il a souri.



- Eh oui. Un petit projet en marge du groupe.

Vera a blêmi, mais Thomas l'a mise à l'aise :

- Ne t'inquiète pas, Vera. On n'est pas fâchés. On s'entend très bien. Et on enregistre un nouvel album l'année prochaine. J'avais juste envie de faire quelque chose de mon côté, pour m'amuser. Et c'est encore plus amusant de le faire sur cet appareil.

- Si tu le dis, Thomas! a soupiré Vera.

- D'autant que cet appareil précis a une histoire. Je veux dire : pas seulement ce modèle en général. Celui que vous avez sous les yeux. Vous voulez que je vous raconte?

Un peu, qu'on voulait. Thomas a donc commencé :

- Ce magnétophone a servi à enregistrer trois albums célèbres : *Red is Red* de King Lizard, *Greenland* de Neil Stewart, et *Stuck in Essex* de Gerry Baker.

Je m'attendais à tout, sauf à ce que Chuck pousse un cri d'effroi :

- OH MON DIEU!

On a tous sursauté. Chuck était pâle comme un spectre, les cheveux dressés. Enfin, ils sont toujours dressés, mais là, encore un petit peu plus que



d'habitude. Je pense qu'ils étaient parcourus par tellement d'électricité statique que j'aurais pu recharger mon téléphone rien qu'en l'approchant de sa tête.

- Euh, ça va ? a demandé Vera.

Chuck a tendu un doigt tremblant vers le magnétophone.

- Miss Kensington ! s'est écrié Chuck. Tu as acheté Miss Kensington !

Vera et moi, on l'a regardé comme s'il était devenu fou. D'ailleurs, il était peut-être bien devenu fou. Mais ce qui nous a achevés, c'est la réponse de Thomas :

- Oui, Chuck. C'est bien Miss Kensington.

Chuck a plongé les mains dans sa tignasse ; vue la tonne de gel qu'il utilise, j'avais peur qu'il n'arrive jamais à les retirer. Puis, il a commencé à gémir avant de dire, un doigt tendu vers Thomas :

- Il faut que tu t'en débarrasses ! Nous sommes maudits ! Pourquoi as-tu fait ça ?

Vera est intervenue :

- Bon, allez, on se calme un peu ! Chuck, reprends-toi. Thomas, pourquoi ça le met dans un état pareil ? C'est quoi cette histoire de Miss Kensington ?



Pendant que Chuck reprenait ses esprits, Thomas nous a expliqué :

- C'est-à-dire que ce magnétophone est une petite légende en soi. À chaque fois qu'il a été en usage... quelqu'un est mort.

La phrase a jeté comme un froid sur notre petite assistance. J'ai demandé :

- Mort... comme dans... mort ? Enfin : vraiment mort, quoi ?

- Oui, vraiment.

- Mais quel rapport avec la machine ? Les gens ne sont pas morts à cause d'elle, si ?

- Eh si...

Thomas a fait une petite pause, pour être sûr que son audience l'écoutait attentivement. On était, de fait, pendus à ses lèvres.

- Le guitariste de King Lizard, Robert Brufford, est mort électrocuté en ajustant un potentiomètre, en plein enregistrement. Il a dû être remplacé au pied levé. Le groupe ne s'en est jamais remis. Bizarrement, on n'a pas trouvé la cause de la panne, et la machine est demeurée en service.

- Waouw... a fait Vera.



- Si je m'attendais... ai-je murmuré.

- Ensuite, ça a été au tour du batteur de Gerry Baker d'y passer.

- De quelle manière ?

- Oh, c'était vraiment stupide. Il était tellement content d'avoir fini la session d'enregistrement qu'il a voulu monter sur le magnétophone en signe de joie.

- Et ? a fait Vera.

- Il a sauté dessus de manière un peu violente. La machine a basculé vers l'avant, il est tombé, et la machine lui a broyé le pied. Il s'est contenté de dire que « ce n'était rien, et que ça allait passer ». Malheureusement, une gangrène s'est déclarée, et comme il refusait toujours de se faire soigner, il a fini par en mourir.

- Quelle mort stupide, ai-je fait entre mes dents.

- Quelques mois plus tard, a poursuivi Thomas, c'est au tour de Neil Stewart lui-même de succomber, à l'âge de 27 ans. Cette fois, la cause de la mort est différente : il s'est cogné la tête contre l'angle du magnétophone. Le choc a été fatal. Après cela, Miss Kensington a fini par être mise au rebut, et on a même perdu sa trace. Jusqu'à récemment : je l'ai



repérée dans une vente aux enchères chez Christie's. J'ai comparé avec les photos d'époque, et il n'y a aucun doute : c'est bien Miss Kensington. La vraie !

Vera avait l'air inquiète à son tour :

- Je... J'avoue que je ne comprends pas non plus pourquoi tu as acheté cet engin en sachant tout cela, Thomas. C'est un peu morbide, non ?

Je n'ai pas pu me retenir :

- Mais enfin, vous n'y croyez quand même pas ? Je veux dire : c'est évident qu'il ne s'agit que de coïncidences, vous ne pensez pas ? Je ne crois pas aux maisons hantées... du coup, je crois encore moins aux *magnétophones* hantés ! Thomas, dis quelque chose ?

- Bah, tu as déjà tout dit, Dave. Non, je ne crois pas trop non plus à toutes ces choses. Mais les faits sont là. Et j'avais envie d'une machine qui a du « vécu », comme on dit. L'occasion était trop belle. Mais je ne crois pas qu'il va m'arriver quoi que ce soit, n'ayez crainte.

- Tu as vérifié qu'elle marchait bien ? ai-je fait avec une moue suspicieuse.

- Je n'ai pas réussi à l'ouvrir. Il y a quelque chose de coincé dans le panneau arrière. Mais je l'ai branchée



et tout a l'air de rouler. Alors pourquoi s'embêter? J'ai des bandes vierges, il n'y a plus qu'à!

- Plus qu'à, plus qu'à... plus qu'à mourir, oui! a crié Chuck. Je ne veux pas être là quand tu vas rallumer ce monstre.

Thomas a eu l'air déçu.

- Oh, dommage... Parce que je comptais vous proposer de repasser demain pour la session proprement dite. Aujourd'hui, je vais seulement répéter. Alors... vous ne voulez pas revenir demain, c'est sûr? Vous avez trop peur?

J'ai regardé Chuck. Cela crevait les yeux qu'il était partagé entre la certitude de mourir et une envie folle d'assister, pour la première fois de sa vie, à l'enregistrement d'un disque. On pouvait presque entendre les rouages jouer dans sa tête, comme si son cerveau était une mécanique à laquelle on demande de fonctionner alors qu'il n'y a plus une goutte d'huile. Finalement, il a dit :

- Ok. Bien sûr que ça me tente. Mais je prendrai mes précautions, je vous préviens.

Sur le coup, on n'a pas pris toute la mesure de cette phrase (mais on aurait dû). Toujours est-il qu'après

cette entrée en matière fracassante, on a regardé Thomas répéter quelques morceaux pendant une heure ou deux. Et tout absorbés par la musique, on a fini par oublier ce qu'il venait de nous dire sur Miss Kensington. Enfin... Pas totalement. De temps en temps, je ne pouvais pas m'empêcher de jeter un coup d'œil vers cet engin curieux, qui avait l'air tellement inoffensif vu comme ça. Et puis, je me suis rappelé que les Daleks, les méchants robots de la série *Doctor Who*, ressemblaient un peu à ça. J'ai essayé de chasser ces drôles d'idées, me promettant d'en apprendre plus une fois rentré à la maison.



## CHAPITRE II

Mes parents sont des personnes formidables. Normalement, à mon âge, je devrais les trouver nuls, embarrassants, pénibles, et considérer qu'ils m'empêchent de faire tout un tas de choses. Mais ce serait de la pure mauvaise foi : on peut difficilement imaginer plus *cool* que mes parents. J'aurais pensé qu'à quarante ans, ma mère se mettrait à tricoter et mon père à fumer le cigare, ses chaussons aux pieds. Mais pas du tout. J'ai l'impression qu'ils n'ont pas vraiment vieilli dans leur tête depuis qu'ils ont, disons, vingt-cinq ans. Mon père joue de la guitare dès qu'il a un moment, ma mère est meilleure que moi aux jeux vidéo. Bien sûr, ils restent des parents. C'est-à-dire que quand je rapporte une mauvaise note, que je ne me comporte pas comme on l'attendrait d'un jeune Anglais, ça barde. Mais la plupart du temps,

c'est étonnant à dire, mes parents sont de bonne compagnie. J'aime bien discuter avec eux, sortir avec eux. En plus, mon père est fidèle à une tradition très britannique : il aime écouter de la musique dans les meilleures conditions possibles. Quand j'étais allé chez mon correspondant français, je m'étais aperçu que sa famille n'avait qu'un petit poste à CD, généralement logé dans la cuisine. Ce n'est pas qu'ils n'aimaient pas la musique, non, mais apparemment, leurs téléphones leur suffisaient. En Angleterre, et a fortiori chez mon père, on ne badine pas avec ces choses. Je n'ai pas le détail de toutes les marques qui composent le système hi-fi de mes parents, mais ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a des boîtiers électroniques partout, des câbles épais comme des tringles à rideau, et des enceintes tellement grandes qu'en me pliant un peu, je devrais pouvoir me glisser à l'intérieur. Et ça, c'est assez génial quand je reviens avec un nouveau disque à la maison : j'ai presque l'impression d'être au concert. Mes parents ont à peu près les mêmes goûts musicaux que moi. Je dis « à peu près » parce que ce ne serait pas drôle s'il n'y avait pas quelques points de désaccord. Mais globalement,



ça colle ; d'ailleurs, je dois même avouer que c'est ma mère qui a connu les Blackboard Circles en premier. Eh oui ! Tout ça pour vous dire que si plein de parents seraient horrifiés qu'un adolescent fréquente un musicien de rock, mes parents, au contraire, en sont ravis. Et même un peu jaloux.

Ainsi, quand je suis revenu d'Abbey Road, mon père avait du mal à cacher son impatience. Il restait digne comme un bon Anglais sait le faire, mais il ne me trompait pas : je savais qu'il rêvait de m'attraper, de me secouer et de me demander « Alooors, comment c'était ? ». Au lieu de cela, il a attendu que je commence à parler. J'ai donc vidé mon sac dans le détail, n'omettant pas tout ce qui concernait « Miss Kensington ». Mon père avait, lui aussi, vaguement entendu parler de cette légende ; ma mère, qui nous avait rejoint en cours de conversation, en ignorait tout.

Le week-end, mes parents aiment bien manger de la nourriture de pub : pas dure à préparer, mais consistante et pleine de goût. Au repas, on avait donc des *sausages & mash*, le plat le plus simple et le plus délicieux au monde. Après ça, j'ai demandé à aller



dans ma chambre, et comme un match de foot allait commencer, je crois que mon père n'a même pas entendu ce que je lui disais.

Une fois dans mes pénates, je me suis rué sur mon ordinateur, et j'ai fait une recherche sur « Miss Kensington ». J'ai eu confirmation de l'histoire racontée par Thomas, mais je ne savais pas trop si je devais tout croire en bloc. Alors, j'ai cherché s'il existait un spécialiste des faits bizarres à qui je pourrais poser la question. De fil en aiguille, je me suis aperçu qu'un tel spécialiste existait, qu'il s'appelait Patrick Magneux, qu'il tenait un site appelé « Ambystom ». Le petit souci, c'est que le site comme son webmaster étaient français. Or, je ne pouvais pas me targuer d'être franchement bilingue. Je me suis rendu sur la chaîne YouTube du mystérieux Patrick : là, les vidéos y étaient sous-titrées en anglais, mais aucune ne concernait Miss Kensington. Alors, je me suis décidé à envoyer un message à Patrick Magneux, dans mon français le plus châtié, en espérant que lui saurait parler anglais. Ensuite, je me suis allongé sur mon lit pour regarder une série sur mon ordinateur.



Après une demi-heure, j'ai entendu ce « bip » qui indique qu'on a reçu un e-mail. Je me suis rué sur ma boîte de réception, et j'ai poussé un petit cri d'espoir : Patrick Magneux m'avait répondu. Voilà ce qu'il me disait, dans un anglais quasiment impeccable :

*Cher Dave,*

*Je suis très flatté que tu aies voulu avoir mon avis sur cette affaire. Comme tu l'as deviné, j'en connais très bien les détails, et j'ai évidemment pas mal de choses à t'en dire. Toutefois, il serait un peu compliqué de tout t'expliquer par e-mail. Peut-être pouvons-nous parler par Skype ? N'hésite surtout pas, à n'importe quelle heure.*

*Amitiés,*

*Patrick*

J'étais tout excité. J'ai noté soigneusement son identifiant Skype, et sans plus attendre, j'ai lancé une conversation avec mon interlocuteur français. Il commençait à être un peu tard, mais comme il m'avait spécifié « à n'importe





quelle heure», je ne me suis pas inquiété outre mesure.

Le premier appel n'a pas abouti. J'ai attendu cinq minutes, puis j'ai recommencé. Là, j'ai eu un écran tout noir. Puis, progressivement, j'ai commencé à distinguer quelque chose. Un mur recouvert de vieux livres et d'objets hétéroclites, en arrière-plan. Mais là où j'aurais dû voir quelqu'un en train de me parler, il y avait une cage. Une grande cage, suffisante pour contenir un humain. Sauf qu'il n'y avait personne à l'intérieur : juste une masse noire qui semblait à peu près immobile. Peut-être quelqu'un sous une couverture ? J'ai attendu une minute, deux minutes, et rien ne s'est passé. Déçu, je m'apprêtais à couper la communication lorsque tout à coup, une épaisse fumée rougeâtre s'est formée entre les barreaux. Pendant un moment, je ne voyais presque plus rien, mais j'avais l'impression que la forme noire gigotait. Et puis, finalement, la fumée s'est dissipée. Et devant la cage, il y avait un individu en chair et en os, large d'épaules, souriant. Je ne comprenais absolument rien à ce qui venait de se produire.



- Euh... Monsieur Magneux ? ai-je demandé en français.

- Dave ? m'a répondu le personnage. Heureux de faire ta connaissance ! Nous pouvons parler anglais, si tu le désires.

- Ça m'arrangerait, je vous avoue.

- Eh bien parfait, alors. J'espère que ma petite mise en scène ne t'a pas effrayé : figure-toi que je venais de me faire prêter cette cage truquée, réplique exacte de celle qu'utilisait Harry Houdini. Tu as appelé au moment où j'essayais de reproduire l'un de ses numéros d'évasion.

- Houdini... ? Je ne connais pas.

- Ah ah, cela n'est pas bien grave. Alors, dis-moi tout, jeune sujet de Sa Majesté. Pourquoi cet intérêt pour Miss Kensington ?

À ce moment-là, ma mère est entrée dans ma chambre. Sans frapper, ce que je déteste.

- Dave chéri, tout va bien ?

- Oui, oui, ai-je fait avec précipitation.

- Je t'entendais parler. Tu sais que je n'aime pas trop que tu téléphones à cette heure !

- Euh, je... je suis sur Skype, en fait.



- Ah, avec qui ?

En fait, elle n'attendait pas vraiment que je lui réponde. Elle a franchi les quelques mètres qui la séparaient de mon lit, et a collé son nez à l'écran, un sourcil levé. L'étrange Patrick, pas démonté pour deux sous, a immédiatement lancé :

- Madame, je pense que vous êtes la maman de Dave, et je vous prie d'accepter toute ma sympathie, a dit mon interlocuteur.

- Et vous, vous êtes qui ? a-t-elle demandé sèchement.

- C'est le... ai-je commencé.

- Laisse-le répondre, m'a interrompu ma mère. Oui, je vous écoute ?

- Je suis Patrick Magneux, spécialiste en histoires extraordinaires et sources d'étonnement, Madame. Et Dave avait quelques questions à me poser.

Le Français avait prononcé ces quelques mots avec une assurance et une bonhomie sidérantes. Tellement sidérantes que ma mère a reculé, l'air un peu rassuré.

- Par les temps qui courent, il faut se méfier des inconnus à qui l'on parle sur Internet. Vous m'avez



l'air d'être un monsieur poli. Mais puis-je savoir ce que vous voulez à mon fils ?

- C'est moi qui l'ai contacté, *mum*, ai-je dit.

Ma mère a hésité un moment, puis a repris :

- Je devine de quoi mon fils voulait vous parler. Bien, je vous laisse donc, mais... Si dans dix minutes, j'entends encore des voix, je reviens et je confisque l'ordinateur.

- Ah ah, n'ayez crainte, Madame, cela ne devrait pas être long. Je vous souhaite la bonne soirée.

Ma mère a quitté la pièce, et je savais qu'elle se méfiait encore un peu. Mais pour le moment, j'étais seul avec mon spécialiste des faits bizarres, et je comptais bien mettre ce temps à profit.

- Euh... avant de répondre à votre question de tout à l'heure, ai-je dit, j'aimerais bien savoir si ce qu'on raconte sur Miss Kensington est vrai.

L'expert de l'étrange avait l'air ravi.

- Mon cher Dave, toute l'affaire Miss Kensington est ce que l'on appelle une légende urbaine.

- Une légende urbaine... donc ce serait faux, c'est bien ça ? Une légende urbaine, c'est un peu comme une rumeur ?



- Oui. Les musiciens que tu sais sont bien morts à proximité de la machine. Mais rien ne prouve qu'elle en soit directement la cause. À part peut-être la première fois, et encore, cela reste à prouver.

- Mouais, c'est bien ce que je pensais. On s'est beaucoup excités pour rien : ce sont des coïncidences.

- Sans doute. On a retenu que tous les musiciens qui ont utilisé cette machine sont morts, mais c'est totalement faux. En réalité, elle a été utilisée des dizaines de fois par d'autres musiciens, sans que rien ne se produise.

- Ah ! C'est exactement ça que je voulais entendre.

Patrick Magneux a eu soudain l'air un rien embarrassé.

- Mais en réalité, le troisième décès est tout de même un peu troublant. Car quand on a retrouvé le corps inanimé de Neil Stewart, mort d'une commotion cérébrale, il n'y avait rien dans la pièce qui puisse expliquer cette chute malencontreuse.

- Attendez... je pensais qu'il avait trop bu et qu'il s'était cogné ?

- Ah ah, c'est ce qu'on a dit à l'époque. Mais cela contredit complètement les témoignages de ses

proches, qui affirment que Neil Stewart n'avait pas bu une goutte d'alcool depuis deux ans. Et on n'a retrouvé aucune bouteille ni aucun verre dans les parages. De toute évidence, l'ivresse n'était pas la cause de l'accident. Des sources policières ont évoqué la possibilité qu'il ait été assassiné.

- Assassiné ? Mais pourquoi ?

- Aucune piste sérieuse. Peut-être qu'il était là au mauvais moment, c'est tout. En tous les cas, une chose est certaine : il n'y a pas de réelle malédiction.

- Bon, je suis un peu rassuré. Au fait : pourquoi ce nom ? Miss Kensington ?

- « Miss Kensington » est un nom trouvé par un journaliste rock, à l'époque. C'est très certainement de lui qu'est partie cette histoire de malédiction, à la base. Il avait écrit un article où il faisait remarquer que les trois décès survenus en assez peu de temps avaient eu lieu près du fameux magnétophone. J'ai retrouvé l'article en question : il n'y parlait pas de « malédiction » au sens strict, mais avait tourné ça de manière plutôt intelligente, pour susciter un mystère sur le ton de la plaisanterie. Il a seulement commis l'erreur de se demander s'il y avait un démon enfermé



dans le quatre pistes. C'était une blague : quand tu relis l'article aujourd'hui, il n'y a aucun doute. Mais beaucoup l'ont prise au pied de la lettre.

- D'accord, mais ce nom ? Ça vient d'où ?

- Oh, tout simplement parce que l'une des sociétés qui importait le Studer J37, à l'époque, était située dans le *borough* de Kensington. Le journaliste a dû trouver amusant de lui donner un nom féminin. Comme je te disais : les grandes rumeurs partent souvent de rien, ou presque !

Je me sentais un peu bête à l'idée de poser la question suivante, mais je n'ai pas pu me retenir :

- Bon, donc... Vous pensez que l'actuel propriétaire de la machine ne risque rien ?

- Le connaîtrais-tu ?

- Oui, c'est un ami. Alors, votre avis ?

- Ah ah, non, je ne pense pas que vous risquiez quelque chose. Vous allez sans doute mettre un point final à la « malédiction » ! Cependant... il y a quand même quelque chose qu'il faut que je te dise.

- Ah, quoi donc ?

- L'article du journaliste n'a été que le début. Pour le grand public, c'est l'histoire qui a été retenue : la



malédiction de Miss Kensington, et les trois malheureux musiciens décédés. C'est cette histoire qu'on raconte dans les livres sur le rock.

- D'accord, et ? Il y a autre chose !

- Oh que oui, c'est ça le plus fou ! Tu sais peut-être que l'album que Neil Stewart a enregistré avec ce magnétophone, *Greenland*, est devenu culte.

- Oui, comme beaucoup de disques de cette époque, n'est-ce pas ?

- Tout à fait, jeune homme. Mais celui-ci jouit d'un statut un peu particulier. Pour certains fans illuminés, ce disque aurait en fait raconté la terrible lutte qui s'était engagée entre Neil Stewart et la machine démoniaque. Toutes les paroles du disque formeraient un témoignage, en quelque sorte, où le chanteur expliquerait comment il a essayé de résister au magnétophone hanté.

- Euh...

- Ah ah, je comprends ta réaction ! Et ce n'est pas tout. Beaucoup d'individus, surtout des adeptes de spiritisme, sont convaincus qu'au moment de sa mort, l'esprit de Neil Stewart a trouvé refuge dans la machine.



- Dans la machine ? Quoi ?

- Oui. On imagine qu'en luttant contre le démon qui était dans le magnétophone, Neil Stewart a perdu la vie. Mais que son esprit, en chassant le démon, a finalement pris sa place. En quelque sorte, l'esprit de Neil Stewart serait enfermé dans la machine, comme un génie dans sa bouteille ! Je ne sais pas si tu as déjà vu un film d'horreur appelé *L'Exorciste* ? C'est absolument ce qui s'y passe ! Dans les années 60 et 70, il y avait beaucoup de crédulité pour toutes ces choses.

- Mais c'est absolument n'importe quoi !

- Ah ah ah ! Je ne te le fais pas dire. Mais tu sais : une fois qu'une rumeur est lancée, impossible de l'arrêter. Donc voilà. Pour certaines personnes, Miss Kensington était le réceptacle d'un démon, qui est désormais habité par l'esprit du chanteur. Et certaines personnes se sont mises en tête de le ressusciter un jour.

J'avais l'impression de devenir fou.

- Je ne comprends pas un truc. Pourquoi un démon irait-il posséder un magnétophone ? Quel est l'intérêt ? Comment on peut croire à des âneries pareilles ?

Patrick a pris un ton plus sérieux.



- Il faut que tu te remettes dans le contexte de l'époque. Dans les années 60, la musique rock connaissait une véritable révolution. Et beaucoup de personnes d'un certain âge étaient très méfiantes. On disait que le rock abrutissait les jeunes esprits, les conditionnaient. Qu'il était diabolique, justement ! Et qu'il pouvait, en quelque sorte, réduire ses adeptes en esclavage. Alors quoi de mieux, pour exercer une influence, qu'un magnétophone dans un grand studio d'enregistrement ? Le magnétophone pouvait contrôler l'esprit du musicien, et donc exercer une influence sur les millions de jeunes qui achetaient les disques !

J'ai réfléchi un petit moment.

- Monsieur Patrick, désolé de me répéter, mais... Il y a VRAIMENT des gens qui croient à des sornettes pareilles ?

- Tu serais surpris, mon cher Dave ! Il n'y a absolument aucune limite à la crédulité. Aucune ! Tu sais, beaucoup de personnes, sur terre, sont persuadées que nos dirigeants sont en fait des lézards qui ont pris apparence humaine. Cherche sur Google, si tu ne me crois pas.



- Je vous crois... mais je suis un peu perturbé !

- Pour finir avec tout ça, comme tu l'auras compris, Miss Kensington aurait tout simplement éliminé les artistes qui refusaient de « collaborer » avec elle. L'ultime album de Neil Stewart aurait donc été sa mise en garde finale... avant d'être réduit au silence à son tour.

Je me suis étiré.

- Mais monsieur Patrick... Il y a toujours un fond de vérité aux choses, non ? Est-ce que les paroles du disque vont vraiment dans ce sens ?

- Si tu veux mon avis, on peut faire dire n'importe quoi à n'importe qui. Ce sont des paroles complètement obscures, incompréhensibles, de quelqu'un de très perturbé. Il ne faut sans doute pas aller chercher plus loin.

J'avais l'impression d'avoir couru un cent mètres : ces révélations avaient été très fatigantes !

- Qu'est-ce qu'il s'est passé, au fait, après ? La machine a disparu ?

- On dit qu'on a cherché à la faire disparaître, en effet, à la neutraliser. La vérité, c'est qu'elle a rapidement été dépassée techniquement, et remplacée

par du matériel moderne. Le hasard a fait qu'on a un peu perdu sa trace. Elle avait dû être rangée dans le mauvais hangar, mal étiquetée... Encore des coïncidences. Elle a refait des apparitions au cours de son histoire, mais comme elle n'intéressait plus grand monde...

J'ai secoué la tête.

- Pfiou... Qui aurait pensé que j'avais rencontré, en quelque sorte, le fantôme de Neil Stewart... enfermé dans un cube en métal.

- Ah ah, oui !

J'ai rassemblé mes esprits, puis j'ai dit :

- Bon, alors merci pour tout, Monsieur Patrick. C'était très instructif.

- N'hésite pas à me contacter à nouveau si tu as besoin d'aide. Je ne suis jamais très loin.

- Bien. See ya !

J'étais pleinement rassuré. Enfin, presque : quand on vous met quelque chose dans la tête, c'est dur de l'en sortir complètement. La journée avait été fatigante, je me suis donc endormi sans demander mon reste.



## CHAPITRE III

Le quartier d'Angel, à Londres, a toujours été l'un de mes favoris. Généralement, les touristes l'évitent, ou plutôt, l'ignorent, faute d'attraction particulièrement voyante. En réalité, il s'agit de l'un des secrets les mieux gardés de Londres, à deux stations seulement de la gare internationale. L'avenue principale, en soi, n'a rien d'extraordinaire : des trottoirs très larges comme on en a le secret dans la capitale, des boutiques que l'on pourrait trouver partout ailleurs. Mais c'est quand on s'aventure hors des sentiers battus que les choses deviennent intéressantes. Une fois que l'on s'éloigne de la station de métro qui porte son nom et que l'on s'enfonce dans la contre-allée qui borde une rangée d'immeubles assez banals, on se retrouve dans un quartier peuplé d'antiquaires, avec des boutiques aux contenus tous plus étranges les uns que

les autres. Il y a un spécialiste des faïences chinoises (enfin, je crois que c'est chinois), un autre qui vend de vieux jouets... Il n'y a jamais beaucoup de passage, mais on se sent curieusement coupé du monde. De l'autre côté de l'artère, c'est un monde très différent, beaucoup plus populaire. On y trouve un vrai petit marché qui s'étale sur plusieurs rues, avec des commerçants qui crient et qui hèlent les clients. On peut y acheter des hamburgers et des hot dogs faits devant vous, et de nombreuses boutiques d'un autre temps viennent décorer les rues. Ici, on s'y sent toujours entre vrais Londoniens. Et c'est justement dans ce quartier que Vera, Chuck et moi avons instauré un véritable rituel : le *breakfast* du dimanche matin.

Les continentaux ont une vision un peu idéalisée du petit-déjeuner anglais. Ils pensent tous qu'on s'empiffre du bacon frit, des œufs, des *beans* à la tomate et du boudin noir tous les matins. La vérité est moins pittoresque, je crois. Mon père comme ma mère se contentent d'un café pour l'un, d'un thé pour l'autre, et d'une tartine s'ils ont le temps (et quelque chose à mettre dessus). Le petit-déjeuner à l'anglaise, en fait, c'est devenu quelque chose d'assez exceptionnel, plutôt réservé



au week-end (quand on est à peu près motivé). Or, il existe à Londres une chaîne de petits restaurants indépendants qui servent des *breakfasts* à tomber à la renverse et dont le nom s'inspire d'un film des années 80, *Breakfast Club*. Vera, Chuck et moi, on s'y rend tous les premiers dimanches du mois. On a décidé de ne jamais enfreindre cette règle, sauf en cas de force majeure. Et ce dimanche-là ne faisait pas exception, même si on était très pressés de retrouver Thomas dans le studio.

Je suis arrivé le premier, comme d'habitude, et me suis installé au fond de la salle, sous des photos d'acteurs que je ne connais pas. De là, j'avais une vue parfaite sur l'immense tête en papier mâché (une tête d'Indien ? je n'ai jamais su) qui surplombe la caisse. La musique était parfaite, et le personnel souriant. Je n'avais plus qu'à attendre les copains.

Vera est arrivée une dizaine de minutes après, et m'a repéré immédiatement. Elle s'est assise en face de moi, et j'ai remarqué qu'elle avait les traits un peu tirés.

- Hello, Vera. Tu as bien dormi ? ai-je demandé immédiatement.

- Hey, Dave. Pas très bien, non.





- Une raison particulière ?

- Oh, ben tu la devines, non ? Ces histoires de malédiction m'ont trotté dans la tête une bonne partie de la nuit. Et si c'était vrai ?

J'ai souri, amusé.

- Ne t'inquiète surtout pas : j'ai la situation en main.

- Ah oui ? Et comment ? Pourquoi, surtout ?

- J'ai consulté un spécialiste. Il m'a tout expliqué, il n'y a vraiment pas à s'inquiéter. C'est à peu près aussi absurde que l'histoire de la mort de Paul McCartney.

- De quoi tu parles ?

- Enfin, Vera, tu ne connais pas ça ?

- Non, je suis désolée, mais non. Contrairement à toi et surtout Chuck, je vis au XXI<sup>e</sup> siècle.

- Oui, mais tu aimes les Beatles comme nous, non ?

- Bien sûr. Mais pas au point de savoir quelles chaussettes ils portaient le 13 septembre 1967 au matin. Enfin, je t'écoute.

J'étais ravi qu'elle me pose la question : pour une fois que c'est moi qui ai quelque chose d'intéressant à raconter sur la musique.



- Bien. À l'époque de leur disque *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, une rumeur a commencé à circuler, selon laquelle Paul McCartney aurait été victime d'un accident mortel de la route.

- C'est un peu bizarre, non ? Sachant qu'il a continué à faire des concerts jusqu'à cette année ? Et qu'il n'a pas l'air de vouloir s'arrêter ?

- Oui, bien sûr. Mais la rumeur prétendait qu'il avait été remplacé par un sosie parfait, suite à un concours.

- Ah ouais ? Vraiment parfait, alors.

- Oui, et bon imitateur, parce qu'il chante pareil. À l'époque, c'était finalement plus simple : on partait du principe que c'est John Lennon qui écrivait les chansons, et que le sosie n'avait plus qu'à suivre les instructions.

Vera a eu l'air absolument exaspéré.

- C'est n'importe quoi, franchement. Non ? Je veux dire, pourquoi ils sont allés chercher un truc pareil ?

- Il y aurait eu plein d'indices disséminés sur les pochettes, dans les paroles. Par exemple, sur la pochette de *Sgt. Pepper's*, on voit une petite voiture miniature, et une couronne mortuaire en forme de basse. Et Paul McCartney était le bassiste des Beatles.





## Éric Senabre

Né en 1973, Éric Senabre est journaliste et auteur de romans (trilogie *Sublutetia*, *Elyssa de Carthage*) et d'albums jeunesse. Passionné de cinéma et de culture anglo-saxonne, il adore prendre l'Angleterre comme cadre de ses récits.

Éric s'intéresse à tout. Il dévore les comics et les aventures de Sherlock Holmes. Il est incollable sur les Beatles et le rock anglais.

Enjoy Piccadilly Kids and stay calm !



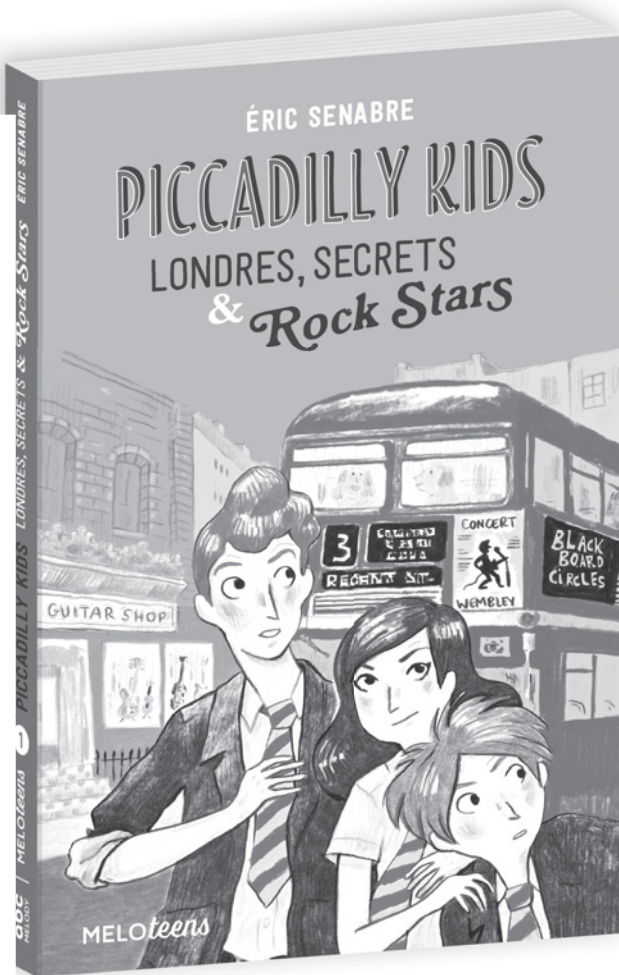
## Joëlle Passeron

Joëlle Passeron est née en 1971. Après des études à l'École Estienne dont elle sort diplômée en 1994, elle devient illustratrice pour la jeunesse.

Elle a illustré une myriade de romans, de BD et de livres scolaires pour Nathan, Hatier, Milan, Gallimard, BD Kids. Joëlle illustre aussi pour la presse (*L'Obs*, *Biba*) avec un style bien à elle qui fait la joie des petits et grands.

# Londres, Secrets & *Rock Stars*

la première aventure de Chuck, Dave et Vera



PICCADILLY KIDS (TOME 1)  
LONDRES, SECRETS & ROCK STARS

À la fin de l'année, grande est la tentation de faire l'école buissonnière. À plus forte raison pour Chuck, Dave et Vera, trois jeunes Londoniens qui ont trouvé le moyen d'assister en douce aux répétitions de leur groupe de rock préféré, quelques heures avant ce qui s'annonce comme le concert du siècle. Mais quand les trois enfants se retrouvent nez à nez avec le chanteur Thomas, leur idole apparemment en fuite, la journée prend un tour inattendu. Quel secret cache donc la star pour prendre ainsi la poudre d'escampette en un jour si important ? Pour résoudre cette énigme, les Piccadilly Kids devront parcourir Londres de long en large, avec bien des surprises à la clé.



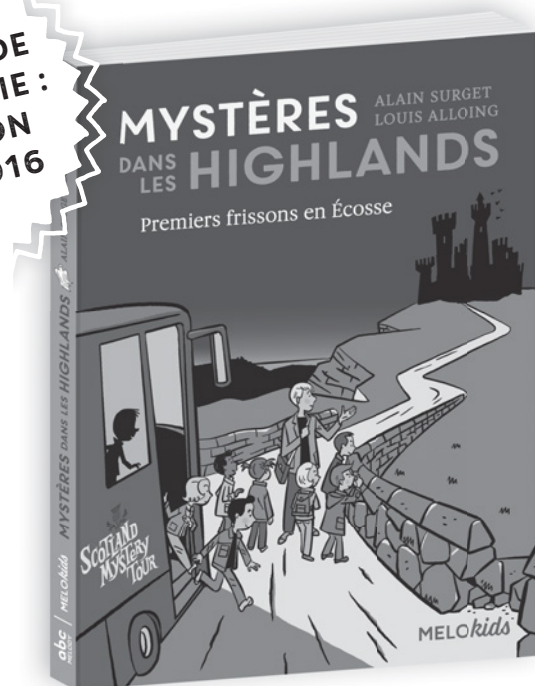
Collection MELOteens

## À DÉCOUVRIR

dans la collection **MELOkids** pour les 7-9 ans

### MYSTÈRES DANS LES HIGHLANDS : UNE TRILOGIE PALPITANTE !

COFFRET DE  
LA TRILOGIE :  
PARUTION  
NOËL 2016



#### PREMIERS FRISSONS EN ÉCOSSE (T.1)

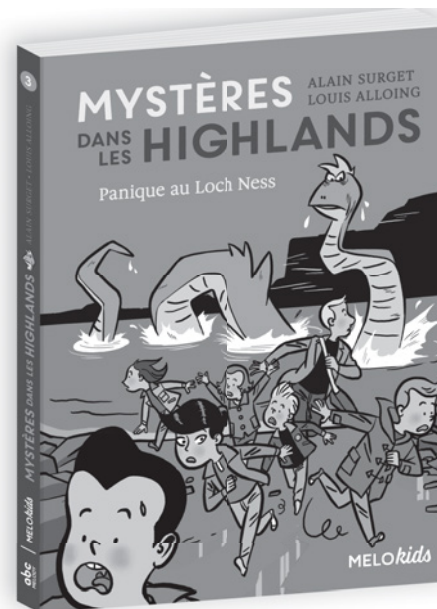
C'est le grand départ pour la classe de CM1 de Monsieur Moury !

Direction l'Écosse et ses brumeux paysages, son atmosphère chargée de mystères et ses drôles de coutumes ! Entre la visite d'un château hanté, la découverte d'une gastronomie quelque peu surprenante et la cavale d'une inquiétante bande de voleurs de bijoux, Amytis, Romain, Hugo et leurs copains ne devraient pas oublier leur voyage de sitôt...



#### LES SECRETS DU CHÂTEAU DE GLAMIS (T.2)

L'aventure continue pour Alex Moury et sa classe de CM1 ! Après un passage dans la belle cité écossaise d'Édimbourg, Amytis, Romain, Hugo et leurs amis arrivent au mystérieux château de Glamis. Entre les étranges gémissements qui s'échappent des murs et les apparitions de lugubres fantômes, les enfants vont connaître les plus belles frayeurs de leur vie...



#### PANIQUE AU LOCH NESS (T.3)

Après un terrifiant passage au château de Glamis, la classe de Monsieur Moury poursuit son périple et s'enfonce dans les Hautes Terres écossaises. D'inquiétantes créatures, telles que les Bonnets Rouges ou Nessie, s'immiscent dans le voyage, et le mystère s'épaissit autour de cet intrigant vol de bijoux... Amytis, Romain et Hugo parviendront-ils à résoudre l'enquête ?

PARUTION : MAI 2016



ISBN : 978-2-36836-080-4

Édité par ABC MELODY Éditions

[www.abcmelody.com](http://www.abcmelody.com)

© ABC MELODY, 2016

Imprimé en Pologne

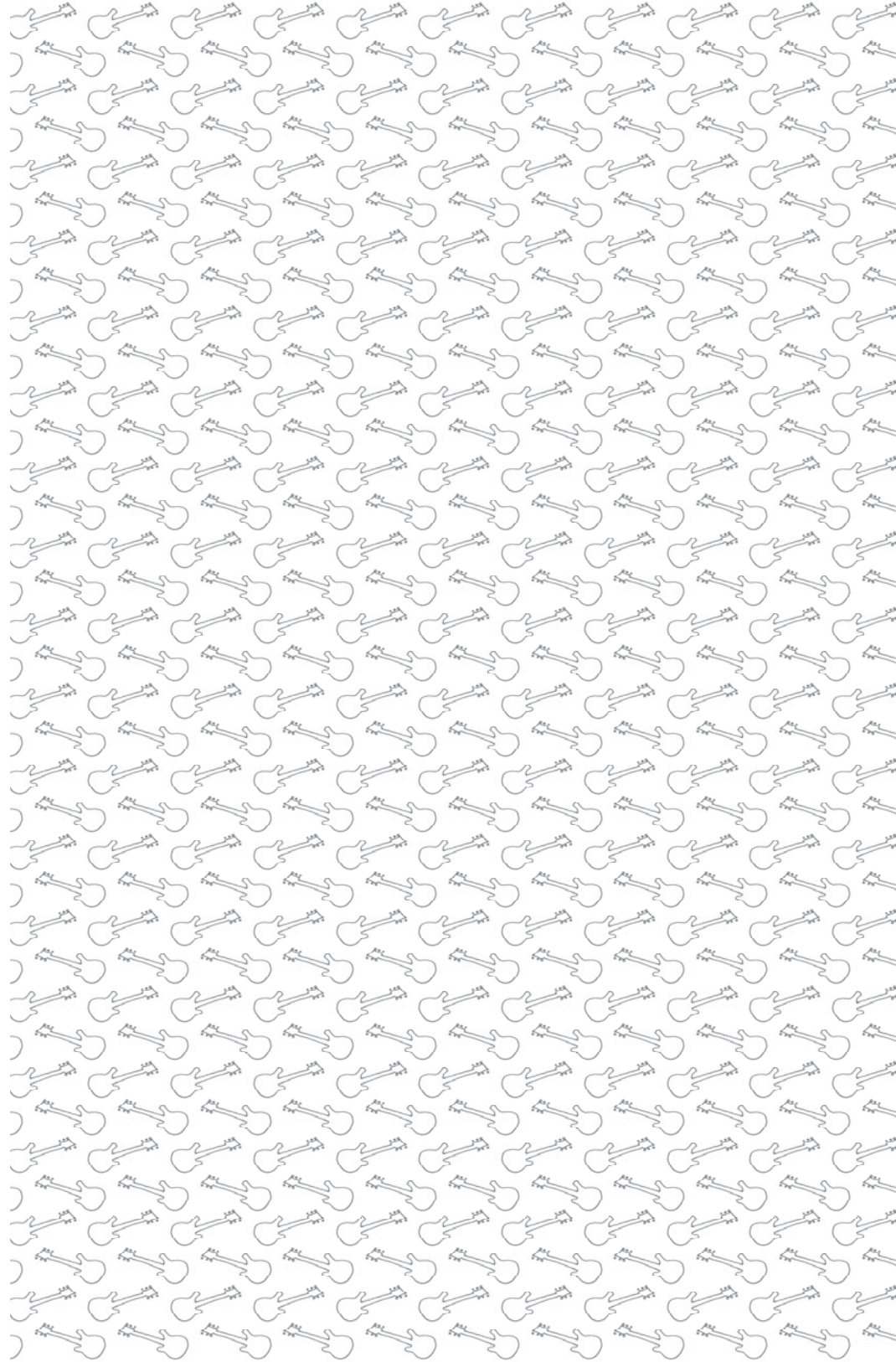
Dépôt légal : janvier 2016

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Direction artistique : Stéphane Husar

Coordination éditoriale : Delphine Wojciek

Conception graphique et mise en pages : Alice Nussbaum



# PICCADILLY KIDS

## LA MALÉDICTION DE *Miss Kensington*



Quelques mois après le concert triomphal des Blackboard Circles à Wembley, Dave, Chuck et Vera retrouvent Thomas, le chanteur du groupe, dans les mythiques studios d'Abbey Road. Ce dernier a décidé d'enregistrer son nouvel album sur un vieux magnétophone qui porterait malheur à tous ceux qui l'approchent... Lorsque l'appareil disparaît mystérieusement, les Piccadilly Kids se lancent dans une enquête à hauts risques à travers Londres pour le retrouver.

**EN CADEAU :  
UN MARQUE-PAGE  
À COLLECTIONNER!**

DÈS 10 ANS

MELO*teens*

abc  
MELODY  
romans

ISBN 978-2-36836-080-4



9 782368 360804

12,90€

[www.abcmelody.com](http://www.abcmelody.com)